

MARTIN BODMER ET LES PROMESSES  
DE LA LITTÉRATURE MONDIALE



**MARTIN BODMER**  
**ET LES PROMESSES**  
**DE LA LITTÉRATURE MONDIALE**

**Jérôme David**



**Bodmer Lab**  
Digital World Literature



FONDATION  
**Martin**  
**Bodmer**



ITHAQUE

ISBN 978-2-916120-95-9

Dépôt légal, 1<sup>re</sup> édition : avril 2018

LES ÉDITIONS D'ITHAQUE

© 2018 THE BODMER LAB/UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Faculté des lettres - rue De-Candolle 5 - 1211 Genève 4

[bodmerlab.unige.ch](http://bodmerlab.unige.ch)

<b>Introduction</b>	<b>9</b>
Trois miniatures	9
Un penseur méconnu	15
Une pensée en mouvement	19
Si la littérature mondiale est un Tout, alors...	24
<b>I. « <i>Sub specie goetheana</i> »</b>	<b>29</b>
La littérature mondiale comme projet	34
Cosmopolitisme et pacification	42
Une mondialisation par le haut	49
Le dialogue de la traduction	52
Morphologie de la littérature mondiale	56
Le bateau de Thésée	62
<b>II. Le rêve d'une synthèse poétique</b>	<b>65</b>
Sublimier l'histoire mondiale	65
Le pentagone	72
« une sorte d' <i>epos humanum</i> »	77
<b>III. Une herméneutique de la collection</b>	<b>81</b>
La méthode Eppelsheimer	82
« Composer une collection » : Zweig	93
Vers une inter-littérature	100
Une « <i>Weltliteratur</i> » nazie	106
L'empreinte de Hesse	113
<b>IV. La tentation mystique</b>	<b>121</b>
Une sagesse du renoncement	122
Un eurocentrisme surmonté	128
Les strates de l'Être	135
Poussière et pollen	144
<b>L'Esprit de Genève</b>	<b>153</b>
<b><i>Index nominum</i></b>	<b>161</b>



*À Michel et à Radu.*



# Introduction

## Trois miniatures

**I**L FAUT IMAGINER MARTIN BODMER en 1925 dans son bureau de la maison familiale de Zurich. Il a devant lui un petit carnet de notes à la couverture verte, le septième d'une série qui en comptera cent cinquante au moment de sa mort, en 1971. Il contemple la ville alentour depuis une fenêtre de cette demeure dite du « Freudenberg », où une société d'artistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle composa un hymne à l'amitié qui baptisa le lieu (« *Freut euch des Lebens* »).

Il songe à cet autre cercle que réunit sa mère et dont les membres, comme Hugo von Hofmannstahl ou Paul Valéry, lui donnent l'occasion d'échanges intellectuels riches et bienveillants. Il vit en somme, lui aussi, sur une « colline de la joie » propice à l'amitié et ouverte à la culture européenne. Il a étudié à Heidelberg, connaît bien Paris. Une photographie de l'époque le montre dans une pose virtuosément nonchalante, très chic, la tête haute et le teint hâlé. Il est à la mode de la haute bourgeoisie cosmopolite du temps.

Son regard glisse alors sur le bassin, passe la cime des arbres qui marquent la fin de la propriété et bute sur les bâtisses du quartier. Ses pensées reviennent à cette ville de Zurich qu'un autre Bodmer, Johann Jakob, fit briller près de deux siècles plus tôt sur la carte littéraire internationale par ses pamphlets et ses critiques. Ce prédécesseur fameux, dont la « Bibliothèque helvétique » recensa,

*Ci-contre* : Martin Bodmer dans les années 1920.

entre 1735 et 1741, l'ensemble des sources pertinentes pour une histoire de la Suisse... ce Bodmer qui ne se satisfaisait pas d'un rapport figé au passé, et préférait les tableaux vivants à l'érudition, les « pièces suisses » aux drames allemands... qui transformait les bibliothèques en poésie ! Johann Jakob n'est pas un aïeul, mais son nom propre a déjà ouvert un chemin.

Martin Bodmer saisit alors son crayon et note : « La vie m'appelle à hauts cris. Oui, je viens ; je refuse de me recroqueviller. Je veux construire ma vie comme un tout et uniment. Toute "collection" est toujours pathologique et se fait au prix de l'intégrité. Arrête-toi ! Tires-en la leçon – la leçon de vie ! » Il a 26 ans. À peu près l'âge qu'avait Hofmannsthal lorsqu'il publia sa célèbre *Lettre de Lord Chandos* en 1902. Bodmer se rêve en écrivain. Et sa passion pour les livres ne doit pas le détourner de cette vocation.

Dix ans plus tard, il n'opposera plus la bibliophilie et la poésie. Il pensera d'abord la création littéraire dans le prolongement de son activité de collectionneur, avant d'envisager sa *Bibliotheca Bodmeriana* comme une œuvre en soi.

En 1947, Bodmer en est presque à son centième carnet de notes. Il les range, rigoureusement numérotés, dans un coffret de bois précieux qui se ferme à clé. La guerre est terminée. Bodmer, au sein du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), a tâché dès 1939 de soulager quelque peu le sort des populations militaires et civiles internées ou déplacées par le conflit. Il a supervisé l'envoi de plus d'un million d'ouvrages dans les camps de prisonniers : des grammaires, des dictionnaires, des manuels scientifiques, des livres religieux, mais aussi des œuvres littéraires – et les partitions musicales de quelques-uns des airs les plus populaires de ces terribles années... *Tout va très bien, Madame la marquise !...* Il a levé des fonds en Suisse pour financer le CICR. Il a sans doute rencontré, écouté même, quelques-uns des 300 000 évadés, déserteurs, demandeurs d'asile réfugiés en Suisse entre 1940 et 1946. Les derniers rapatriements de prisonniers allemands, russes et yougoslaves viennent d'avoir lieu.

Il faut cette fois imaginer Bodmer dans son bureau du CICR, à Genève, dont il est provisoirement le président par interim. Sa bibliothèque personnelle a pris des proportions qu'il n'aurait guère pu imaginer dans sa jeunesse. Max Huber, longtemps président du CICR, le louera comme un « bibliocrate » quelques années plus tard. Bodmer agit dans un monde de livres : il les achemine, il les collectionne. Son engagement humanitaire et ses activités de bibliophile se répondent. Sa collection compte déjà plusieurs dizaines de milliers de livres et de manuscrits conservés à Zurich. Leur transfert à Cologny, tout près de Genève, s'achèvera en 1951.

Depuis près de vingt ans, Bodmer cultive sa bibliothèque pour en faire une synthèse de la littérature mondiale. Les ambitions parfois contradictoires du jeune aspirant écrivain ont cédé la place à la conviction que cette collection sera son œuvre majeure. Mais la brutalité et les atrocités de la décennie écoulée ont bouleversé l'horizon culturel et détruit bien des évidences. Au début des années 1930, l'histoire de la littérature mondiale pouvait, dans sa glorieuse dynamique, dessiner les grandes lignes du développement de l'esprit humain au fil des millénaires, avec Goethe en clé de voûte. La collection tirait son sens d'une telle lecture héroïque du passé.

Après la destruction des Juifs d'Europe, comment penser un progrès quelconque de la civilisation ? Le mouvement de la littérature mondiale ne peut pas aboutir à une débauche de barbarie... Que s'est-il passé depuis Goethe ?

Au crayon, une fois encore, Bodmer précise sa pensée : « La clé de toute réflexion sur la littérature mondiale est la suivante : *voir le Tout dans l'individuel !* Mais le Tout – qu'est-ce au juste ? Ce n'est pas une construction théorique bâtie depuis le seul point de vue fortuit de notre époque, mais la tentative de voir (de sentir) les choses du point de vue des époques et des peuples dont elles émanent – et, en même temps, d'y chercher, d'y pressentir, d'en exiger un commun : *un principe d'humanité* – malgré ce découragement que suscitent à cet égard les événements de notre temps !

Et pourtant, la perspective de l'idéalisme allemand est encore aujourd'hui l'une des plus sublimes, des plus nobles et des plus humaines (bien qu'elle se soit parfois fourvoyée et, du fait des circonstances propres à l'époque, montrée bornée et optimiste jusqu'à l'inconscience)! (Le désastre dans lequel le nazisme a entraîné la germanité n'y peut rien changer.) »

Hitler, Goebbels ou Eichmann n'annulent pas Novalis, Herder, ni Goethe. Et la littérature mondiale, réinscrite dans une histoire sans *telos*, n'en suggère pas moins la sphère même de l'esprit où se déploie toute humanité. Elle exprime la diversité humaine, le spectre immense de ce que la culture rend possible. Elle rappelle qu'il a toujours existé des alternatives à la barbarie. L'idéalisme désenchanté n'est pas un nihilisme.

En 1965, la *Bibliotheca Bodmeriana* est établie à Cologny. Elle accueille des chercheurs venus du monde entier pour consulter des documents précieux, parfois uniques. Le fonds d'autographes réunis par Stefan Zweig, la collection Rosenbach si riche en éditions rares de Shakespeare ou la série des papyri découverts en Égypte, dont certaines pièces de Ménandre ou un Évangile selon saint Jean, ont étoffé au fil des ans cette bibliothèque de la littérature mondiale désormais sans équivalent.

Dans le Carnet 135, toujours au crayon, Bodmer précise le rôle qu'il entend jouer pour la postérité : « La notion de connaisseur doit être revalorisée! Toutes les créations exceptionnelles auraient eu lieu en vain, auraient été perdues et oubliées, si elles avaient dépendu du bon vouloir de la masse ignorante et bornée! Seules leurs réactualisations constamment relancées par les connaisseurs leur garantissent de perdurer, sinon de façon constante, du moins à éclipse. Seul le gardien et le connaisseur, le protecteur et le collectionneur, assurent à l'œuvre de génie un "présent éternel"! » Le souvenir des autodafés nazis est encore vif, et il conforte un élitisme ancien et assumé.

Ainsi donc une « troisième force », comme Bodmer l'appelle aussi dans ce carnet, pourrait avoir toujours complété

l'intervention décisive des êtres d'action et les créations intellectuelles du génie : une production contemplative, discrète, dévouée, mais nécessaire à la transmission même de la culture, c'est-à-dire à la perpétuation de l'humanité. Sans intermédiaires, ni médiateurs, que serait le passé ?

La littérature mondiale nous serait parvenue encore plus disparate qu'elle ne l'est aujourd'hui, pense Bodmer, sans l'intercession de mécènes, de bibliothécaires, de copistes, d'imprimeurs, de traducteurs ou de collectionneurs... Les cultures du passé seraient trop lacunaires pour être déchiffrables. Nous n'aurions aucune archive de l'esprit humain où puiser une idée quelconque des possibilités offertes à notre espèce.

Depuis les années 1950, une préoccupation religieuse imprègne toujours davantage les réflexions de Bodmer sur la littérature mondiale. Dieu est pour lui inconnaissable, certes, et au-delà de toute église particulière ; mais la littérature mondiale nous en donne une intuition. *Deus sive Weltliteratur*. Le « présent éternel » qu'atteint parfois l'esprit humain, et dont la « troisième force » prend soin de siècle en siècle, présente ce sublime inatteignable et presque mystique que Bodmer associe à notre relation au divin. Quelque chose affleure dans la littérature mondiale sans pourtant se révéler, si bien que la *Bibliotheca Bodmeriana* prend peu à peu le sens d'une trace laissée par ce retrait sans cesse recommencé. Martin Heidegger, en partant de prémisses très différentes, évoque à la même époque la notion d'un « dernier dieu ». Il ne s'agit pas de bigoterie : la « question de Dieu », comme l'appelait encore Hans-Georg Gadamer au début des années 1940, accompagne l'idéalisme, la métaphysique et la post-métaphysique germanophones depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

La grandeur de l'être humain est ici intimement liée à celle de Dieu. Le monde ne peut guère affronter l'avenir après la Seconde Guerre mondiale, selon Bodmer, si l'humanité ne tire pas d'un certain passé de la culture – magnifié dans sa collection – une nouvelle humilité, et une nouvelle foi dans la nature humaine.



Photo © Fondation Martin Bodmer

**Martin Bodmer dans son bureau du CICR.**



Photo © Fondation Martin Bodmer

**Le bureau de Martin Bodmer à Cologne.**

La menace de l'arme atomique rendra pour lui cette exigence d'autant plus impérieuse.

Bodmer a trouvé sa place dans la littérature mondiale. Il y figurera au titre de collectionneur.

### Un penseur méconnu

MARTIN BODMER N'A CESSÉ DE S'INTERROGER sur la notion de littérature mondiale (*Weltliteratur*), dont sa collection devait être la synthèse et l'exemplification.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il publie *Eine Bibliothek der Weltliteratur* (1947). Moins de dix ans plus tard paraissent ses *Variationen zum Thema Weltliteratur* (1956). Dans l'intervalle, puis durant les quinze années qu'il lui reste à vivre, il signe en outre une douzaine de plaquettes ou d'articles dans lesquels il fournit des aperçus de sa collection en explicitant la dimension intellectuelle ou spirituelle de son projet, presque toujours en lien avec l'idée de littérature mondiale. Ces centaines de pages publiées sur un quart de siècle inscrivent la pensée de Bodmer dans la très riche tradition des réflexions sur la littérature mondiale initiée par Johann Wolfgang von Goethe. Entre 1827 et 1832, en effet, l'écrivain développe à Weimar l'intuition qu'une « *Weltliteratur* » est en train d'advenir, ou devrait à tout le moins être encouragée. Il prend conscience d'abord en janvier 1827, alors qu'il lit simultanément des textes chinois anciens traduits en français et en anglais, un recueil du chansonnier Béranger et des refrains du folklore serbe, que ces œuvres issues d'autres contrées et d'époques très diverses touchent chacune sa sensibilité esthétique. Une double évidence lui apparaît soudain : il existe un fonds littéraire commun à l'humanité, dont les réalisations les plus significatives font sens pour tout être humain ; mais ce patrimoine n'est accessible que parce qu'il est sans cesse traduit ou retraduit, et réactivé dans la littérature contemporaine par les écrivains vivants. Cette intuition se ramifie ensuite durant

les cinq dernières années de sa vie. Elle le conduira à écrire des lettres de soutien remarquées aux jeunes revues européennes de Paris, Edimbourg ou Milan qu'il juge les plus propices à l'émergence d'une « *Weltliteratur* ». Elle s'accompagnera aussi, chez lui, d'une inquiétude inédite face à la circulation accélérée des marchandises et des idées d'un continent à l'autre : Et si la mondialisation, au lieu de favoriser l'échange des biens les plus nobles, débouchait sur le partage des produits les plus médiocres ? Et si l'importation alors massive des piètres tissus imprimés du Bengale, ou de la porcelaine chinoise bon marché, préfigurait le sort que le capitalisme réserve à la littérature ? Cette possibilité fait frémir Goethe, et il se réfugie peu à peu dans un élitisme défensif calqué sur le modèle de la franc-maçonnerie. Seule une « église secrète » d'écrivains choisis sera pour lui, en fin de compte, capable de contrecarrer les forces puissantes, populaires et pernicieuses du marché.

Ce que Goethe pensait de la « *Weltliteratur* » n'a pas fait l'objet d'un exposé rigoureux de sa part. Il n'en reste que des traces, disséminées dans ses *Conversations avec Eckermann*, sa correspondance, ses manuscrits. Une vingtaine de bribes de quelques lignes, à partir desquelles une longue tradition de considérations esthétiques s'est formée dès les années 1830, et jusqu'à nos jours – une tradition aussi variée qu'il y avait de facettes à cette intuition de départ.

La notion de « *Weltliteratur* » a très vite débordé le seul domaine germanophone. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle nourrit la critique et l'histoire littéraires dans toute l'Europe. On s'en réclame à Paris. Marx et Engels la mobilisent dans leur *Manifeste du Parti communiste*, ce dont Maxime Gorki se souviendra en 1918, à Petrograd, lorsqu'il lancera ses éditions de la « *vsemirnaja literatura* ». Elle franchit l'Atlantique au début du XX<sup>e</sup> siècle, et s'implante si bien aux États-Unis que la « *world literature* » est aujourd'hui encore un élément clé de la culture générale enseignée dans les « *colleges* ». On la retrouve en 1907 sous la plume de Rabindranath Tagore :

en bengali, la voilà devenue « *visva sahitya* ». Puis « *shijie wenxue* » à Pékin dans les années 1920... L'idée même de « *Weltliteratur* » devient, à l'échelle de la planète, un levier pour penser la mondialisation culturelle.

En France, on a longtemps traduit le terme goethéen par l'expression de « littérature universelle ». Le monde envisagé par Goethe s'est d'emblée vu conférer un statut inconditionnel qui a masqué le fait que la mondialité de la « *Welt-literatur* » fut conçue comme un projet, voire une utopie, plutôt que comme le dénominateur commun de toutes les littératures. Vu de Weimar, la « *Weltliteratur* » était un patrimoine relationnel dont le présent pouvait espérer hériter dans toute sa diversité. Vue de Paris, la « littérature universelle » a désigné un substrat immuable, antérieur à toute territorialisation des créations de l'esprit : un espace géométrique et abstrait sans histoire, sans frontières et donc sans échanges.

La traduction en « littérature mondiale », au contraire, ne ramène pas toute littérature à un seul universel esthétique. Elle ouvre la possibilité de penser l'intrication complexe des aires culturelles et leur évolution historique. Sans ce correctif, il est impossible de comprendre les subtilités de la pensée de Bodmer. Car si l'on trouve bien chez lui, de loin en loin, le désir d'une « littérature universelle », invariante et éternelle, c'est l'historicité même de la « littérature mondiale » qu'il cherche à saisir sans relâche. Son projet intellectuel est en effet porté par la *promesse* spécifique qu'il associe à la « *Weltliteratur* ».

Ce malentendu pourrait fournir l'une des raisons pour lesquelles les écrits de Bodmer sur la littérature mondiale ne sont guère discutés dans les pays francophones. Mais d'autres facteurs, sans doute plus déterminants, ont fait obstacle à la réception de ses travaux aussi bien en France qu'en Allemagne – ou ailleurs.

Parmi tous les critiques, écrivains et intellectuels qui ont mobilisé la notion de littérature mondiale depuis deux siècles, Bodmer est celui qui l'a fait avec le plus de détermination et de

persévérance. Personne n'a consacré autant d'effort, ni de pages, à la définir. Et personne n'a jamais tenté de la concrétiser dans une collection personnelle de cette envergure. Il occupe donc une place à part dans l'histoire des réflexions sur la littérature mondiale. Comme théoricien, toutefois, il demeure méconnu.

La reconnaissance mondiale de la *Bibliotheca Bodmeriana* a probablement éclipsé le penseur derrière le collectionneur. De plus, la valeur exceptionnelle de certaines pièces du catalogue a sans doute conduit les observateurs et les commentateurs à isoler des « fleurons » époustouflants au détriment de la logique d'ensemble qui, aux yeux de Bodmer, donnait pourtant seule son sens véritable à chacun des éléments de la collection, aussi remarquable fût-il. L'examen de cette pensée de la littérature mondiale exige donc de résister, ne serait-ce qu'un instant, à la fascination qu'exercent la première Bible de Gutenberg, de splendides manuscrits médiévaux enluminés, des papyri uniques au monde, un fonds d'autographes à couper le souffle, des Folios de Shakespeare impeccablement conservés ou une édition richement illustrée du *Ise monogatori...* C'est un exercice apparemment ingrat, beaucoup plus cérébral que l'expérience sensible que l'on fait au contact des documents eux-mêmes, j'en conviens. Mais il renoue avec l'effort même de Bodmer, et donne la vraie mesure de son engagement en tant qu'intellectuel et en tant que collectionneur – puisque la distinction, ici, n'a plus lieu d'être.

Une autre raison pour laquelle cette pensée de la littérature mondiale n'a pas encore reçu l'attention qu'elle mérite tient peut-être également au fait que les écrits publiés de son vivant par Bodmer gagnent en profondeur spéculative, pour ainsi dire, sitôt qu'on les interprète à la lumière de ses archives privées. Les carnets de notes rangés dans le coffret de bois précieux n'avaient jamais été étudiés auparavant. Il fallait toute la patience et la rigueur de Cécile Neeser Hever pour déchiffrer cette écriture serrée et cet allemand sophistiqué usant d'abréviations cryptiques. Or ces carnets témoignent du dialogue ininterrompu que

Bodmer a entretenu avec lui-même pendant près d'un demi-siècle à propos des liens entre sa collection, sa philosophie du livre et la littérature mondiale. Les anecdotes personnelles y sont rares. L'humilité philosophique du « nous » prend le pas, dans ces excursions solitaires, sur le « je » de l'expérience vécue.



Photo © Fondation Martin Bodmer

Villa du Freudenberg, à Zurich.

L'air raréfié du concept limite l'expression de la vie quotidienne. La discipline est exigeante. Suivie sur tant d'années, elle suscite l'admiration. Les *Cahiers* de Paul Valéry en auront sans doute fourni le modèle.

### Une pensée en mouvement

LA RÉFLEXION DE MARTIN BODMER à propos de la littérature mondiale se déploie sur un demi-siècle environ, des années 1920 à la fin des années 1960. Elle constitue le fil rouge de son parcours intellectuel, et l'horizon de sa collection. Les accents en varient beaucoup au fil des décennies, en réaction aux événements tragiques des années 1930-1940, principalement, et dans un dialogue souvent implicite avec certains des écrivains, des philosophes, des historiens et des critiques qui furent ses contemporains. Cette pensée en mouvement a cherché à s'ajuster aux défis de son siècle.

Aussi ne trouve-t-on pas, chez Bodmer, une idée arrêtée de la littérature mondiale, mais des redéfinitions incessantes de cette notion, toujours précises et parfois inquiètes. Une question revient

maintes fois dans ses écrits : « *was ist Weltliteratur ?* »... qu'est-ce que la littérature mondiale ?... Et plus les réponses s'accumulent, plus la possibilité d'y répondre diversement devient pour lui à la fois déroutante et cruciale. Ce « bougé » finit par intégrer sa définition même de la littérature mondiale. Il signe l'activité incessante de l'esprit humain. Il est la preuve d'une historicité de la culture.

Les mêmes termes reviennent à vingt ans d'intervalle, dans ses carnets, avec des sens modifiés : Dieu, l'être humain, l'histoire, le génie... Sous le lexique, des glissements sémantiques ténus se produisent qui transforment le sens que Bodmer donne à son projet. « Homère » commence ainsi par être l'auteur de l'*Illïade* et de l'*Odyssee*, avant de désigner, comme nous le verrons, un « concept », puis une variable dans le « tableau de valeurs » des cultures humaines. On perdrait donc beaucoup à vouloir figer cette pensée dans des formules, aussi commodes soient-elles.

Bodmer hérite en effet, au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'un historicisme en plein renouvellement. Immanuel Kant avait indiqué à l'idéalisme allemand, dès les années 1780, la voie d'une « *allgemeine Geschichte in weltbürgerlicher Absicht* » – d'une histoire universelle envisagée d'un point de vue cosmopolitique, à cette échelle du « citoyen du monde » où l'affiliation à une nation se prolonge en une appartenance décidée à l'humanité, sans tomber pour autant dans une soumission passive à la Providence. Johann Gottfried Herder, durant les mêmes années, publiait ses *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité*, dont Bodmer se réclame et sur lesquelles nous reviendrons. Au cours des années 1820, enfin, Georg Wilhelm Friedrich Hegel livra ses vues sur la « philosophie de l'histoire mondiale (*Weltgeschichte*) » dont la publication posthume, en 1837, portait un titre éloquent : *La Raison dans l'histoire*. Ou : de l'histoire comme révélation progressive de l'esprit rationnel à lui-même.

La « *Weltgeschichte* » traversa le XIX<sup>e</sup> siècle comme l'une des ambitions les plus hautes de la philosophie allemande. L'humanité, l'esprit, la raison en étaient les acteurs principaux. Puis « la vie »

accapara le premier rôle sur ce théâtre philosophique du monde. L'historicité devint évolution. Ce n'était peut-être pas la raison qui informait l'histoire, mais la nature ; et ce n'était peut-être pas dans l'esprit rationnel que cette histoire devenait intelligible, mais dans la conscience d'une expérience vécue. Wilhelm Dilthey cristallisa ce basculement dans sa défense d'une science de l'esprit (*Geisteswissenschaft*) dès les années 1880 et jusqu'à sa mort en 1911.

On relut alors Kant ou Herder – et Goethe – en partie à rebours de Hegel, et à l'horizon d'un vitalisme qui n'imaginait le passé que ressaisi dans un présent clos sur lui-même. La durée de l'histoire devint problématique, et la « *Weltgeschichte* » buta sur une aporie : si le temps n'était qu'une succession de présents, l'histoire du monde se résumait à n'être plus que la série des « images du monde » (*Weltbilder*) successives forgées par l'humanité. L'inventaire des « époques » ou des « esprits du temps » (*Zeitgeiste*), découplés les uns des autres, dessinait des typologies statiques – *Die Typen der Weltanschauung*, pour reprendre le titre du dernier ouvrage de Dilthey.

Bodmer est nourri de ces débats, car c'est d'abord par la « *Weltgeschichte* » qu'il en vient à la « *Weltliteratur* ». Sa philosophie de la littérature mondiale sera certes une histoire de la culture, mais dans une acception du mot « histoire » rendue progressivement apte à résoudre les contradictions de cet héritage intellectuel. En cela, il est le contemporain de Walter Benjamin ou de Siegfried Kracauer, et plus encore de Martin Heidegger et de Hans-Georg Gadamer.

Dans le domaine des sciences – ou, plus exactement, de la philosophie des sciences de la nature – auquel Bodmer porte une attention toute particulière, les années 1910-1920 sont également décisives. Albert Einstein propose sa théorie de la relativité générale ; et la mécanique quantique s'impose soudain comme un champ incontournable de la physique. La relativité, telle qu'on la comprend alors par l'intermédiaire de ses traductions non mathématiques, paraît corroborer dans le domaine objectif de la nature ce que l'historicisme de l'expérience vécue avait conclu au sujet

de notre rapport au passé. L'idée selon laquelle le temps dépend de l'observateur (et le passé, de l'historien) enflamme les imaginations. De même, le principe d'incertitude avancé par Werner Heisenberg génère vite son lot de spéculations : le fait que les instruments de la physique ne puissent mesurer une particule que sous l'un de ses aspects, au détriment d'un autre qui s'y soustrait *sans exception*, relance les métaphysiques de la nature et la critique de la connaissance. Il y a désormais dans la réalité une part d'invisible et, peut-être, de mystère. La psychanalyse apportera sa propre schématisation du psychisme à cet imaginaire commun.

Mais la pensée de Bodmer ne s'affronte pas seulement aux problèmes intellectuels de son temps. Elle accueille et répercute des inquiétudes et des aspirations politiques et sociales. Aussi les années 1930-1940 ne la laissent-elles pas indemne. La perplexité – et parfois la colère – de Bodmer devant la montée du nazisme, et la désillusion collective qui a suivi la Seconde Guerre mondiale quant aux bienfaits de la « civilisation », le conduisent à réviser en profondeur sa conception de la littérature mondiale et l'ambition de sa collection. La relativité devient à ses yeux un présupposé applicable aux sociétés humaines, impliquant que les différentes cultures se retrouvent sur un pied d'égalité.

Le tropisme européen de la *Bibliotheca Bodmeriana* s'atténue alors quelque peu. L'Asie, notamment, pèse davantage dans les réflexions de Bodmer. Mais aussitôt surgit, à ses yeux, le risque possible d'un relativisme trop radical. Un risque double, à vrai dire : celui d'un abandon de tout critère de jugement, qui empêcherait de reconnaître dans les littératures européennes *et* dans les littératures asiatiques les chefs-d'œuvre les plus significatifs de la culture humaine ; et celui, inverse, de la défense exclusive d'un « type d'humanité » (communiste, par exemple) au prix d'un rejet de tous les autres – le relativisme annulant dans ce cas l'horizon même de la diversité des « civilisations » dans l'histoire. La « querelle de l'humanisme », d'abord, illustrée par les échanges entre Jean-Paul Sartre et Heidegger au milieu des années 1940, puis le déploiement

du rideau de fer aux confins de l'Union soviétique, signalent en effet une lutte philosophique et politique pour la redéfinition de ce qu'est l'humanité, ou de ce qu'elle devrait être. Le prétexte d'une *tabula rasa* des traditions (humaniste, bourgeoise) pourrait devenir l'occasion d'un nouveau dogmatisme. Bodmer cherche pour sa part à relire le passé sans concession ni raccourci. Ce qui lui importe après la Seconde Guerre mondiale, c'est d'envisager la culture européenne dans une histoire plus large qui la relativise, certes, mais sans la dénigrer. L'hitlérisme n'est pas, pour lui, une conséquence inéluctable de l'*Aufklärung* ou du *Sturm und Drang*.

Le mouvement que Bodmer imprime à sa pensée dépend, en dernier lieu, de ses ambitions personnelles et de ses convictions intimes. Inscire son nom dans la littérature mondiale, situer sa foi religieuse dans le prolongement d'une meilleure connaissance de l'histoire humaine : ces traits de sa personnalité s'expriment dans certains des buts qu'il assigne à ses réflexions et à sa collection. On les voit néanmoins évoluer au cours de sa vie. Un admirateur inconditionné de Goethe – un être aussi imprégné de l'idéal de la *Bildung* – ne pouvait pas se considérer lui-même comme une entité fixe, un « moi » figé une bonne fois pour toutes dès l'enfance. La littérature mondiale fut pour lui le levier d'un façonnement continu et réfléchi de son individualité la plus profonde.

La pensée de Bodmer, de ce fait, ne présente pas la cohérence d'un système. D'emblée très abstraite, elle s'apparente plutôt à une conceptualisation dynamique dont les paramètres multiples ont empêché la sclérose en formules creuses. Mais son ambition n'est pas allée sans créer des difficultés spécifiques. Il fallait tenir ensemble une idée de la littérature mondiale et sa réalisation dans une collection, se donner des critères solides pour l'acquisition des documents, parvenir à s'imaginer autrement que comme écrivain, redonner sens à la « *Weltgeschichte* » après une infernale « *Weltkrieg* », défendre une humanité sans rideau de fer... Le tout, chargé d'enthousiasme, d'inquiétude, de crainte, puis

d'apaisement, ne pouvait pas produire un raisonnement linéaire et strictement rationnel sur la littérature mondiale.

Je suivrai donc ici la logique interne de cette pensée, sa trajectoire sur près d'un demi-siècle, en repérant ses inflexions principales, ses ramifications nombreuses, mais aussi ses inerties et ses recroquevillements. Bodmer est à l'image de nous tous : nous ne sommes jamais entièrement présents à nous-mêmes, et le croire serait la pire des illusions. Concédons toutefois que la rédaction hebdomadaire, sinon quotidienne, de ses carnets a permis à Bodmer de tisser ensemble les fils de sa pensée avec un degré rare de suite dans les idées. On le découvre souvent renvoyer à telle page d'un carnet précédent pour rappeler un développement qui lui paraît, quelques années plus tard, toujours valable ou, au contraire, trop vague, ou peu convaincant. Les points qu'il a utilisés pour sa broderie furent complexes ; ils lui imposaient en effet de fréquents retours en arrière et des révisions régulières.

### **Si la littérature mondiale est un Tout, alors...**

LA LOGIQUE INTERNE DE LA PENSÉE DE BODMER se caractérise par un effort sans cesse reconduit en vue de répondre au mieux, en fonction des circonstances, à trois questions pour lui fondamentales.

La première hérite en droite ligne de l'idéalisme allemand : si la littérature mondiale est un « Tout » (« *Ganze* »), s'il existe quelque chose qui dépasse la somme des œuvres qui la composent, de quelle nature est cette totalité ? Les réponses varieront sous sa plume entre les années 1920 et la fin des années 1960. Ce sera l'esprit, dans le sillage de Hegel ; ou Dieu, parfois, lorsqu'il s'agira de distinguer les dimensions intellectuelle (les qualités de telles œuvres singulières : Homère, Dante, Shakespeare...) et spirituelle (ce que ces œuvres désignent au-delà d'elles-mêmes) ; ou encore, par une mise entre parenthèses délibérée de toute transcendance, le « Tout » de l'humanité elle-même – de sa diversité passée,

présente et future. Ces réponses ne se succèdent pourtant pas en chassant les précédentes ; elles se relaient, se répondent. Tout au plus constate-t-on un attachement plus grand de Bodmer à telle d'entre elles durant certaines périodes. Je m'appuierai sur ces dominantes pour scander l'histoire de sa pensée.

Cette première question en entraîne une autre : comment embrasser cette totalité ? Autrement dit, comment parvenir à la saisir ? Et comment en transmettre la compréhension ? Le « Tout » de la littérature mondiale sera tour à tour jugé par Bodmer inaccessible – offert à la seule intuition – promis au savoir – puis soustrait à l'esprit, comme une invite à contempler une déité diffuse et énigmatique.

La transmission de ce « Tout », quant à elle, donnera lieu à un projet de création poétique, grâce à laquelle Bodmer espérait donner une forme sensible à la littérature mondiale dans son ensemble ; elle nourrira ensuite l'ambition d'une collection de documents, mais augmentée dans un premier temps du rêve d'une œuvre personnelle proche de l'essai, qui suggérerait les différentes facettes de cette totalité concrétisée ; elle prendra pour finir les dehors d'une « Académie » de chercheurs réunis pour percer, en commun, les arcanes d'un mystère pourtant insondable.

La troisième question que Bodmer s'est posée tout au long de sa vie à propos de la littérature mondiale est plus personnelle : à quelle place puis-je prétendre moi-même au sein de ce « Tout » ? La réponse découlait de celles qu'il avait données aux deux premières questions : dans les années 1920, il serait poète ; dès les années 1930, collectionneur et essayiste ; puis dilettante, connaisseur, et presque intercesseur à la fin de sa vie...

Il y a quelque chose de vertigineux dans le projet de s'entourer des esprits les plus marquants de l'histoire quand on a des ambitions intellectuelles et artistiques. Ces exemples intimident ; la concurrence est rude ; l'abattement menace. Bodmer ne s'est pourtant pas découragé. Il avait pour boussole l'œuvre entière de Goethe, et comme hantise la relégation au rang d'érudit, de savant,

de faiseur de système. L'admiration et le dédain l'auront pareillement aiguillonné.

Je distinguerai trois périodes dans la trajectoire intellectuelle de Bodmer, durant lesquelles les réponses à ces questions s'articulent de façon conséquente. La première couvre les années 1920 et le début de la décennie suivante. C'est le temps des ambitions de jeunesse. La deuxième débute au milieu des années 1930 et se prolonge quelques années encore après la Seconde Guerre mondiale. Une pensée soucieuse y radicalise ses partis pris jusqu'à remettre en question ses convictions antérieures. C'est pour moi le moment le plus fécond de ces réflexions au long cours. C'est aussi celui de la rédaction la plus intense. On y découvre l'impact des événements historiques à très haute altitude, le déséquilibre des concepts issus de la métaphysique. On y suit un penseur qui soumet ses idéaux à l'épreuve de ce qu'il apprend par l'intermédiaire du CICR, et qui puise dans une foi en la culture, presque inébranlable, la force de croire malgré tout à la perfectibilité de l'être humain.

La troisième période s'ouvre à la fin des années 1940 et court jusqu'à sa mort. Bodmer tente en quelque sorte de surmonter la crise qu'il a traversée, en renouant avec certaines de ses préoccupations de jeunesse. Mais son nouvel horizon intellectuel lui impose désormais de reformuler ce qu'il tenait jadis pour acquis. L'Histoire, avec sa grande hache, a tranché la branche sur laquelle il était assis : il faut réinventer les vecteurs du temps qui permettront au passé d'irriguer à nouveau le présent, et au présent de se figurer un avenir ; il faut aussi, à ses yeux, oser encore en appeler à la transcendance – mais une transcendance qu'il serait impossible de convoquer pour justifier des massacres.

Ces trois périodes ne sont pas étanches. Les transitions de l'une à l'autre se font peu à peu, sans que des seuils précis permettent d'en fixer des bornes univoques. Plus encore, il arrive à Bodmer d'opérer des ruptures dans un secteur de sa pensée tout en laissant provisoirement les autres intacts ; le « rattrapage » s'effectue alors quelques années plus tard, lorsque nécessaire, si la rupture

entamée entre en contradiction avec les autres principes directeurs de sa philosophie ou de son activité de collectionneur. S'il y a bien trois Bodmer sur la question de la littérature mondiale, aucun « eurêka » brusque et irréversible ne les sépare. Ou plutôt, il me paraît plus convaincant et plus judicieux d'envisager ainsi toute vie intellectuelle : comme un mobile de Calder, à l'arborescence singulière, et dont l'équilibre tangué toujours un peu sous l'effet des courants d'air. Mais qui nous tient ainsi suspendu ? Quiconque cherche à nous comprendre. Ce peut être nous-même... ou un lecteur né après notre mort, qui s'interrogerait tout à coup sur notre parcours intellectuel.

Je ne propose pas une biographie de Martin Bodmer, ni même une exégèse exhaustive de l'ensemble de ses écrits. Je souhaite plus simplement mettre au jour les coordonnées de sa philosophie de la littérature mondiale. Pour ce faire, il convient de partir de Goethe. L'écrivain, le traducteur, le penseur, l'homme de science demeure un modèle indépassable pour Bodmer. Un siècle après sa mort, cependant, on hérite de Goethe avec Dilthey, Gadamer, Heidegger, voire Erich Auerbach ou Ernst Cassirer – sans même mentionner ces noms moins célèbres qui comptèrent néanmoins dans les débats critiques ou théoriques de langue allemande au XX<sup>e</sup> siècle : Fritz Strich, Aloys Wenzl, etc. Je les inviterai aussi dans les pages qui suivent, car ils m'aideront à spécifier ce qui gagnerait aujourd'hui à être pensé à partir de Martin Bodmer.

